

# LE ROSIER DE JULIA

<http://www.unepageparjour.com>

## I

Julia naquit dans un grand rire. De la fenêtre qui donnait sur le jardin, sa jeune mère, Jeanne, admirait les gardénias. Les vieilles femmes, autour d'elles, allaient et venaient, tourbillonnantes, virevoltantes, pour s'occuper de la petite, avant de la lui amener, toute rose, pour sa première tétée.

Jusqu'à six ans, Julia ne fréquenta pas l'école. C'était un choix de Jeanne. Hermann, le père, haussait les épaules, levait les yeux au ciel, mais la jeune femme tenait bon. A l'école des bancs de bois et des craies de couleurs, elle préférait l'école de la vie, l'école des jardins, des plantes cultivées et des plantes sauvages, des arbres bombés de sève et des fleurs éblouissantes de lumière. A la parole des hommes, elle préférait pour sa jeune enfant le vol des papillons, le langage des martinets et la science des abeilles. Jusqu'à six ans, disait-elle, la connaissance des hommes pouvait bien attendre. Celle-ci viendrait toujours assez tôt, avec ses guerres intestines, ses krachs financiers, ses distances euclidiennes et ses particules radioactives.

D'ailleurs, Julia, par certains côtés, pouvait passer pour une petite fille surdouée. A trois ans, elle savait lire ! Elle avait acquis ce

savoir, étonnant dans sa précocité, par la lecture assidue des petites étiquettes que l'on a l'habitude d'accrocher sur un piquet de bois, planté dans la terre, au pied des espèces rares du jardin dont on a peur d'oublier les noms et de mélanger les graines.

Il y avait la tonnelle, dans le fond du jardin, couverte d'Aristoloches, dont les longs tubes jaunes accueillaient moult colonies d'insecte. Un peu plus loin, des bouquets de Bourraches, étonnamment velues, poussaient à la va comme je te pousse, au milieu d'un tas de vieilles briques rouges, qui n'avaient pas bougé, semble-t-il, depuis des décennies, accueillant par ailleurs quelques fiers Cardères, dont les têtes ébouriffées vous regardaient d'un peu haut. En remontant le petit chemin qui longeait le mur de pierre, délimitant le domaine, on croisait des forêts miniatures de Dactyles, dont les petites mains s'entrechoquaient au moindre souffle d'air. Beaucoup plus haut dans le ciel, un vieil Erable tendait vers Julia ses branches tordues, dispersant à chaque octobre ses samares virevoltantes dans les vents colorés de l'automne, disputant aux Fougères la médaille du maquillage. En revenant vers le centre du jardin, c'était le si fameux massif de Gardénias, si chère à Jeanne, et centre de toutes les attentions du monde. Son parfum, venu de par delà les mers et les montagnes, embaumait les soirs d'été, à la nuit tombée, comme un rêve sucré, dont personne n'aurait su se lasser. Pour prolonger cette touche d'exotisme, Jeanne y avait planté juste à côté un jeune Henné, aux branches délicates, dont les petites fleurs blanches ébouriffées amusaient Julia, sans qu'elle eut su dire exactement pourquoi. Au pied de l'arbre, une famille d'Iris recomposée, moitié cultivée, moitié sauvage, étalait ses rhizomes sans aucun complexe. A quelques mètres, trois Jojobas, dont les graines avaient été apportées par un prêtre mexicain passant par hasard dans ce petit village du gersois, avaient grandi, plein de force et de vigueur, faisant la fierté de Jeanne. A côté, un Kolatier déployait ses feuilles sombres et inquiétantes, dont Julia prenait bien garde de s'éloigner, comme d'ailleurs de la haie de Lauriers-roses, dont elle savait ne pouvoir qu'admirer les mélanges de fleurs jaunes, roses et blanches, informée dès son plus jeune âge de haute toxicité de ces arbustes, pourtant si beaux. Elle marchait donc plus sereine le long des Marguerites, les cueillant au hasard pour les effeuiller, il m'aime, un peu, beaucoup, puis s'asseyait pensive, au bord du petit étang. Elle admirait les Nymphéas, aux corolles de porcelaines, roulant machinalement dans ses doigts quelque épi d'Ophioglosse, trouvé là par hasard, au milieu de la Pelouse. Quelques mètres lui suffisaient ensuite pour s'allonger sous l'imposant Quinquina, à l'écorce magique, qu'il lui plaisait de

caresser, pour le bon soin de petites maladies imaginaires. Des Saponaires roses, aux fleurs légères et délicates, ornaient d'autres coins du jardin. Des Théiers, enfin, dont certains s'épanouissaient à plus de vingt mètres de hauteur, donnaient à l'ensemble quelques touches de Chine. Puis, tout à fait à l'opposé, dans un coin d'ombre, une minuscule rivière se couvrait des drôles de fleurs jaunes d'Utriculaires. Julia, revenant vers la maison, pouvait ramener quelques branches de Verveine, pour l'infusion du soir. Sur la terrasse, plein sud, un très rare Welwitschia, qui avait quitté son désert du sud-ouest-africain, exposait son tronc massif, aux feuilles Xerophiles, comme le trésor d'un musée. Enfin, devant les fenêtres du salon, quelques Yuccas d'ornement, disputaient aux Zinnias le soin de poser au décor une joyeuse touche finale.

Ce jardin manquait d'R. Ni bottes de Radis, ni de Rutabagas dans le potager. Ni Ronces contre les vieilles pierres du mur. Pas le moindre épi de Riz dans l'étang des nénuphars. Pas même un massif de Rhododendron le long de la pelouse. Julia s'en amusait. Le jardin n'a pas d'R. Oh ! Maman, je manque d'R dans ce jardin. Il faudrait « aRer » ce jardin. Sans R, ce jardin manque de cachet. Maman, je me suis asphyxiée, dans ce jardin sans R.

Tous les jours, elle trouvait une nouvelle métaphore pour implorer sa mère de planter quelque part une espèce en R, afin de parfaire ce merveilleux alphabet naturel.

Mais Jeanne était fort occupée. Car le jardin n'était pas sa seule source de bonheur. Elle veillait aussi sur la santé des occupants d'une gigantesque arche de Noé, qui jouxtait la maison. On y trouvait l'âne et l'ânesse, dont les doux regards ne cessaient d'attendrir Julia, la brebis et son bélier, aux voix rauques et rugueuses, qui imitaient de la manière la plus parfaite des automobiles tombant brusquement en panne, des chevrettes aux bouclettes blanches, petites peluches virevoltantes, couverte d'une pure laine, vierge de toute artifice, des dindes et des dindons, un peu ridicules, qui s'en allaient vexés pour un rien au fin fond de la basse cour, des écureuils roux et des écureuils gris, qui s'étonnaient de tout, et prenaient la poudre d'escampette, dès qu'ils apercevaient les oreilles pointus du petit couple de fennecs des sables. La gerboise des sables, au pelage doré, était l'une des préférées de Julia. Elle aimait lui parler longuement, toujours amusée par ses yeux noirs, immenses, qui semblaient l'écouter avec la plus grande attention. Tout le contraire de ce paresseux hibou blanc, perché des heures sur une branche du quinquina, à dormir

sans cesse, à peine réveillé par les cris des ibis et des jars, qui se chamaillaient pour des broutilles, des riens. D'ailleurs, personnes ne prenaient vraiment garde à leur agitation inutile, pas plus le koala, la tête en bas, qui clignait de l'œil à Julia, que ces lamas majestueux, un peu hautains, qui passaient sans la voir, mâchonnant de manière continue quelques herbes, les malpolis ! Quant aux marmottes, les régionales de l'étape, descendues directement de leur vallée pyrénéenne, c'était à peine si on pouvait les apercevoir, tellement leur nature inquiète leur faisait rentrer la tête dans leur terrier, au moindre craquement. Un jeune nandou, déjà de bonne taille, disputait aux vieilles oies quelques vieilles carcasses de choux. Qui prendrait le dessus de cette bataille épique ? Les perruches s'en moquaient bien. Elles volaient de ci, de là, sans plan précis, en groupe de trois ou quatre, caquetant comme des mégères sur le fond d'azur. Surtout, elles passaient d'un air assez dédaigneux devant la cage du couple de quelea, ces fameux oiseaux à bec rouge, dont les milliards de congénères peuplent les grandes étendues d'Afrique. Eloignés du monde, ces deux oiseaux magnifiques charmaient Julia de leur plumage écarlate. Elle s'intéressait aussi aux petites manies du raton-laveur, qui, avant chaque repas, plongeait quelques fruits dans l'étang, avant de les déguster, luisant d'eau et de soleil, ponctuant son repas de grognements satisfaits, à peine dérangé par les plaintes stridentes des sauterelles vertes, ni les barbotements des tortues naines, qui fainéantaient au bord de l'eau. Une famille d'unauis, ces fameux paresseux, jouaient à cache-cache dans les arbres, surprenant Julia chaque jour dans les poses curieuses qu'ils aimaient à prendre, le père suspendu par un doigt, un bras ballant, dans le vide pendant des heures, les yeux grands ouverts, sorte de penseur philosophe, zen, la mère, la tête en bas, le petit accroché sur le ventre, dans la même attente métaphysique. Quant aux vaches, aux wapitis, aux yacks et aux zébus, leur air bonasse, tranquille, leur placidité à toute épreuve, leur quiétude rassuraient la petite fille, malgré la taille impressionnante de leurs sabots et de leurs cornes.

Des vieilles femmes qui avaient accompagnées la naissance de Julia, deux étaient restées dans la maison de Jeanne : Madeleine, sa grand-mère, et Marie-Amélie, la demi-sœur de Madeleine. Elles s'étaient installées, pour aider Jeanne, mais aussi par la douceur du jardin et l'ambiance joyeuse qui régnait au milieu des animaux de l'arche. Elles logeaient l'une et l'autre dans une dépendance, proche de Jeanne, mais en lui laissant suffisamment d'espace pour ne pas lui donner l'impression pesante de rester tout le temps sur son dos.

Julia grandissait, et les vieilles femmes vieillissaient encore, de plus en plus heureuses, parmi ce jardin enchanté et cette ménagerie merveilleuse. Tant et si bien qu'un jour, Jeanne obtint l'accord médical de la caisse d'assurance maladie locale pour ouvrir « La Maison du Bonheur », maison de retraite un peu particulière pour personnes âgées ayant soif de douceurs et de dépaysement.

Au bout d'une année, une dizaine de messieurs et dames aux cheveux blancs papotaient sous les théiers, chapeaux de paille sur la tête, caressant les ânes qui passaient là, suivant le vol serré des perruches ébouriffés de soleil, ou encore, s'amusant des sauts magiques de la gerboise de Julia.

Julia aimait toutes ses grands-mères et tous ses grands pères. Dans sa tête d'enfant, elle se voyait au dessus d'un arbre généalogique inversé, riche d'une ascendance étonnante, aux nombreuses ramifications et ne faisaient pas de différence entre Madeleine, Marie-Amélie et tous les autres, les mêlant dans son cœur du même amour. Elle n'en avait pas de préféré. Quand elle se lassait des mémoires de l'une, elle grimpait sur les genoux d'un autre, pointant son regard neuf dans les binocles d'un autre âge et écoutait, les oreilles étonnées par tant de souvenirs colorés, les histoires sans fin qu'on lui racontait. Certains venaient de France, d'autres de l'Espagne toute proche, d'Alsace, de Bretagne... Leur accent des terroirs chantait, et même si elle n'en comprenait pas toutes les nuances, ces musiques parlaient à son cœur comme autant de saisons. Certains frissonnaient encore des longs hivers de neige de leur enfance, alors que d'autres évoquaient des plages blanches de soleil, des mers d'argent, des petits bateaux gorgés de couleurs qui partaient en chantant et qui s'en revenaient lourds, chargés de poissons aux saveurs incroyables. On lui enseignait les vendanges, à l'automne, quand les premières brumes enveloppaient les grappes sucrées, pleines à éclater de ce soleil des coteaux qu'elles avaient bu tout l'été.

Un jour qu'elle disposait d'un peu de temps libre, Jeanne partit avec Julia au marché. Il s'agissait de trouver un Rosier, pour combler ce manque de lettre R du jardin. Julia en était toute excitée. La veille, elle en avait parlé à tous les pensionnaires de « La Maison du Bonheur ». Enfin ! disait-elle, je vais pouvoir respirer ! Elle riait, elle sautait, elle courait, elle se roulait dans l'herbe, elle tapait des mains, elle criait, elle s'allongeait auprès de l'étang, grimpait sur les pierres du vieux mur, s'accrochait à la crinière des ânes, empilait sur ses cheveux ensoleillés les chapeaux de pailles ... tant

d'excitation ! Et contagieuse, en plus. Les vieilles dames et les vieux messieurs se mettaient à valser dans le jardin, comme dans leurs jours de printemps, fredonnant de vieux airs viennois qui se mêlaient aux éclats des perruches. Même les paresseux, les yeux écarquillés, semblaient prendre part à cette agitation extrême, dodelinant leur grosse tête ronde en esquissant quelques mouvements de danse.

Un rosier ! Oh ! Merci maman, soupira d'aise Julia en s'endormant, à l'orée de ses rêves.

Il ne s'agissait pas du marché du village, avec ses deux étals peu garnis, mais du marché de la grande ville, à trente kilomètres de là. Il fallut partir tôt, dans la Kangoo verte de Jeanne. L'air du matin sentait bon l'été. Les fenêtres de la voiture, grandes ouvertes, jouaient avec les cheveux de Julia. La musique, à fond, chantait des ritournelles pour amoureux. Et Julia avait le cœur bien léger.

La route était douce. Un peu étroite, mais qu'importe. La mère et la fille souriaient du bonheur simple d'être là, ensemble, pour ces petits riens de la vie, qui sonnent comme des trésors.

La ville ! Ses larges rues. Ses parkings immenses. Ce monde qui se promène, parfois affairé, parfois tranquille. D'autres enfants, des vieillards, des hommes d'affaires pressés... Le marché parcourait la ville comme un serpent géant. Il s'étalait avec luxe sur les places bordées d'arbres, se faisait tout petit pour s'infiltrer dans les ruelles en pente, tournait aux carrefours, descendait les escaliers, se cachait sous les voûtes. Le marché vivait dans la ville, comme un cœur battant.

Les fleuristes formaient une assemblée multicolore autour d'une fontaine ensoleillée, au centre d'une petite place ronde, pavée de vieilles pierres plates, usées par le temps et les chalands.

Les marchands de roses, d'office, se tenaient aux meilleures places, sous le soleil, bien sûr, afin de donner d'avantage de vie à leurs buissons de fleurs.

Jeanne savait exactement ce qu'elle désirait. Un jaune, aux fleurs délicates, qu'elle planterait au pied du vieux mur. Presque un arbre, d'ailleurs, avec son tronc noueux, aux lignes bien marqués. Cinq rouges flamboyants, hauts sur patte, pour la pelouse. Et trois roses, bien sûr, pour ailleurs, elle ne savait pas encore.

Des blancs ? Lui demandait Julia.

Jeanne faisait la moue. Elle trouvait toujours les rosiers blancs un peu fades, un peu tristes, comme si leur visage décoloré avait trop pleuré. Un rosier se devait d'être fort, dynamique, vainqueur, fier de ses épines et de son feuillage vigoureux. Pour laisser éclater, comme un cri de joie et de victoire, les parfums suaves de ses roses.

Alors que Jeanne se faisait aider par le fleuriste pour emporter toute cette cargaison jusqu'à sa Kangoo, Julia poussa un cri.

Maman, regarde ! Un bébé rosier !

Jeanne et l'homme baissèrent les yeux vers la petite branche que Julia montrait du doigt. Une branche rabougrie, un peu grise, aux épines molles, qui semblait se tordre, agonisante sur le sol. Une branche de rien du tout, petit bout d'arbre mort, sans vie ou presque, qu'un passant machinal aurait écrasé sans le voir, sous une semelle indifférente. Trois feuilles, quatre peut-être, juste pour dire qu'un peu de sève avait coulé là. Pas un cri, une plainte, juste, inaudible, petit soupir minuscule dans la poussière et l'animation du marché. Quelques racines, comme des doigts malingres, cherchant la vie et l'eau, l'air, ou le souffle d'une âme, s'accrochaient encore à ces petits morceaux de terre, grains de cendre secs, exsangues.

Maman, il faut le sauver !

Julia s'était accroupie, recueillant avec une douceur d'infirmière le pauvre bout de bois desséché. Le soleil donnait à ces cheveux comme une lueur d'auréole. Emue par la pureté fraîche, transfigurée par le geste de sa fille, Jeanne s'arrêta, posant les pots par terre, et s'agenouilla à son tour à côté de sa fille, regardant ce morceau de branche avec étonnement, surprise que l'on puisse penser que cette petite chose là fût réellement un rosier.

L'homme, s'étant arrêté à son tour, hochait la tête avec patience, ankylosé par le poids des pots remplis de terre qui pendaient à ses bras.

Je t'en donnerai, des rosiers, tu sais, et des bien plus beaux que celui-là.

Non, disait Julia en se relevant. Non, celui-ci m'a appelé, quand je suis passé près de lui. Il m'a appelé pour que je le sauve. Et je le sauverai.

Au retour du marché, pendant que Jeanne bêchait et plantait ses rosiers, Julia s'enquit d'un petit pot de terre cuite pour accueillir son jeune malade. Elle s'en alla dans la grande serre chaude et moite, trouva le récipient qu'il lui semblait nécessaire par la taille, chercha un sac de terreau pour rosier, vérifia sur le paquet la notice d'utilisation, plaça quelques cailloux ronds au fond du pot, versa par-dessus trois pelletées de terre grasse et bien noire, installa la petite branche grise au centre du pot en la maintenant bien droite de sa main gauche, déposa de nouveau de la terre jusqu'au bord du pot, tassa de la paume de ses mains la surface noire et grumeleuse, remit un peu de terreau, arrosa, arrosa beaucoup, arrosa jusqu'à ce que l'eau s'écoule en rivière argentée et chantante à travers les cailloux entassés au fond du pot.

Puis, elle admira son travail, poussant un soupir d'aise, heureuse.

Elle se releva, les poings sur les hanches, dodelinant de la tête, fière de son œuvre.

Hé bien, avec ça, si tu ne vas pas mieux, c'est que je n'y comprendrai rien !

Légère comme un oiseau-lyre, Julia, portant son pot à deux mains, présenta son nouveau complice aux âmes du jardin. Elle le soulevait comme un trophée, une coupe remportée avec gloire, un cadeau du ciel.

Son ami le paresseux, l'œil rond, comme toujours, envisageait la chose avec une certaine dose de perplexité. Il penchait un peu la tête, lentement. Comme si le poids du monde, un moment, se reposait sur ses épaules. Julia s'aperçut que la branchette ne se tenait plus très droit, au centre de son disque de terre noire immaculée. Elle penchait, et plus elle penchait, et plus l'unau hochait sa tête.

Julia s'en revint à la serre, désespérée par l'attitude de ce stupide animal, un rien moqueur, et le déséquilibre de cette tige, qui refusait de se tenir droite.

Mais le soir s'annonçait, par l'avancée de ses lumières sombres dans le lointain. Julia frissonna. L'heure du dîner, déjà ! Sa mère l'appelait, un peu énervée.

Dimanche. Lendemain de marché. Julia s'éveilla d'une mauvaise nuit, remplie de cauchemars lancinants, toujours les mêmes. Avant même de s'asseoir à la table du petit déjeuner, elle couru, pieds nus et en chemise de nuit, jusqu'à la serre.

Elle étouffa un pleur. Comme un oiseau mort, son rosier s'était couché sur la terre, immobile, plus mal en point qu'hier. Une feuille, qui avait eu le temps de jaunir dans la nuit, s'était détachée. Elle gisait là, recroquevillée, petite chose triste. Julia prit le pot, et lentement, s'en revint à la cuisine. Jeanne, les cheveux ébouriffés, la regardait d'un drôle d'air.

Nous nous demandions vraiment où tu étais passée.

J'étais à la serre, voir mon petit arbre. Il est bien mal en point. Je n'arrive pas à la sauver. Je suis bien malheureuse, tu sais, maman.

Jeanne servit le petit déjeuner, et elles mangèrent en silence.

Papa est déjà parti travailler à l'usine, lui racontait Jeanne. Il reviendra ce soir. Il t'embrasse.

Julia haussa bien haut les épaules. Mais elle avait pris sa décision. Elle s'habilla rapidement et s'en alla voir Dolorès.

Dolorès n'était pas vraiment bigote, mais elle aimait aller à la messe du dimanche, pour chanter. Elle se raccrochait à ces chants, petits cailloux de son enfance, qui donnaient à son cœur meurtri une source de paix, comme une eau cristalline, vivifiante et l'aidait à tenir, les jours qui suivaient. Elle était arrivée à « La Maison du Bonheur » quelques mois plus tôt, et Julia l'aimait bien.

Elles se prirent la main, la vieille dame et l'enfant, et, après avoir longé le grand mur de pierre de la maison, montèrent la petite rue qui menait à l'église. Julia avait emporté son pot de fleur, après en avoir redressé la tige de rosier, et l'avait déposé à ses pieds, le veillant pendant toute la durée de l'office, comme on garde un grand malade, inquiète, à peine attentive aux mouvements des paroissiens, qui s'asseyaient, se relevaient, chantaient, priaient,

payaient, s'agenouillaient. Elle avait beaucoup de mal à suivre le rythme imposé, tout à son affaire.

La messe finie, elle prit son rosier dans ses bras, et s'en vint vers le prêtre, souriant, étonné, de cette petite fille qu'il connaissait, mais qu'il voyait trop peu à son goût.

Monsieur le Curé, toi qui sais comment Jésus a ressuscité Lazare, peux-tu sauver mon rosier ?

Elle lui tendait le pot, encore humide, avec cette pauvre petite branche en son milieu, de plus en plus mal en point.

Mon enfant, les miracles appartiennent aux cœurs des hommes. Mais je peux le bénir.

Le prêtre bénit le petit arbre, l'enfant et la vieille dame.

Elles s'en revinrent alors vers « La Maison du Bonheur », le cœur un peu plus léger que le matin, chacune pour une raison bien différente.

Lundi. Jour de deuil. Le petit rosier était bien mort. Prostrée dans un coin de la serre, effondrée, Julia pleurait. Elle tenait dans ses mains la branche desséchée, qui n'avait plus de feuille, toutes tombées dans la nuit. Elle sanglotait à chaudes larmes. Son chagrin d'enfant la secouait, de haut en bas, elle hoquetait, sans plus voir la lumière, ses yeux noyés de rivière, ses paupières pleines de douleur. Elle ne comprenait pas. Elle en voulait à la terre entière. A toutes ces fleurs lumineuses de vie, éclatantes, qui semblaient rire à travers tout le jardin. Elle les maudissait, leur santé insultante lui faisait mal, quand elle sentait dans ses paumes la tige privée de sève du petit arbre dont elle avait entendu l'appel, l'autre jour, au marché.

Recueillie sur elle-même, Julia laissait ses pleurs s'égoutter lentement sur ses bras, sur les paumes de ses mains, sur la branche. Petit à petit, le bois sec, assoiffé, se mit à boire les larmes de l'enfant. Les perles d'argent roulaient entre les épines rabougries, s'accrochaient à leur pointe soudain revigorée, étincelantes, comme des diamants au cœur pur, et donnaient un peu de lumière au tronc malade. Son écorce flétrie abandonnait son ombre brune et se parait d'une peau nouvelle, comme un printemps. La tige se redressait, se fortifiait. La sève revenait, en flot puissant. Une fièvre

miraculeuse parcourait le rosier, ragaillard, ardent. Comme un souffle venu d'ailleurs, son envie de croître reprenait le dessus. De petits bourgeons verdissaient, se gorgeait des larmes de l'enfant, prêt de nouveau à éclater en feuilles, en fleurs. La vie était là, immense, infinie, sans horizon.

Julia cria. Surprise par la douleur fugace, aiguë, qui pointa à son doigt. Une goutte de sang, légère, souriait au bout de son index, comme un grand éclat de rire à la vie. L'enfant suçait machinalement son doigt, sans comprendre, le regard vide posé sur ce petit rosier bien vert, couvert de feuilles, qu'elle tenait dans son autre main. Elle se retourna, mais elle était seule dans la serre. Les yeux encore embués, elle se releva, esquissant quelques pas pour dégourdir ses membres encore endoloris de sa prostration. Ses genoux lui faisaient mal, incrustés de gravillons. Elle les brossa de sa main droite, l'autre gardant précieusement son trésor.

Elle s'en revint à la maison, n'osant pas trop courir, ou crier, de peur de briser ce rêve dont elle ne voulait pas s'égarer.

Mardi. Journée pleine de sève. Julia se réveilla avant l'aube. Elle descendit l'escalier comme un souffle, silhouette diaphane dans la maison presque endormie. Son père, debout dans la cuisine, préparant son café, n'aperçut pas son ombre, trop encombré dans ses pensées d'homme, loin des préoccupations futiles de son enfant.

Julia revint à la serre. Tremblante. Il était là, dans la pénombre blanche de l'aurore.

Il était là. Victorieux. Vigoureux.

Julia sauta de joie. Elle flattait ses feuilles solides, bien accrochés au tronc, encore frêle, mais que l'on sentait riche d'une puissance à venir. Elle prit le pot dans ses bras et dansait, comme une petite folle inconsciente, une fillette joyeuse que les lendemains n'effrayaient plus.

Elle revint à la maison en courant, avec son rosier. Elle le posa sur la table de la cuisine, fière d'elle.

Jeanne avait pris la place de son père, qui était parti déjà, dans le vrombissement énérvé de son 4x4.

Oh ! Comme il est beau, cet autre rosier, s'écria Jeanne, en embrassant sa fille. Comme as-tu fait ? Où l'as-tu trouvé ?

Quel autre rosier ? S'inquiéta Julia.

Ben... commença la jeune mère, puis elle s'interrompit.

Elles se regardèrent.

Jeanne hochait la tête. Elle pensait qu'il était inutile de faire de la peine à sa petite chérie. Après tout, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ?

Julia se demandait, elle, si, adulte, elle serait ainsi, naïve comme sa mère, ayant oubliée toutes les possibilités de l'enfance. La magie de la vie, des êtres et des choses. La force qui est en chacun de nous, qu'il faut savoir appeler de plus profond du cœur pour ouvrir des rivières dans la montagne, des soleils dans l'hiver et des sourires dans les visages les plus tristes.

Oui, c'est vrai, il est magnifique, ton rosier, maintenant ! Finit par s'exclamer Jeanne. Tu es infiniment douée en jardinage. Je crois bien que tu as trouvé ta voix ! Mais le pot me semble un peu étroit. Il faudra que tu demandes à Papy Terreau de te filer un coup de main. Cela lui fera le plus grand plaisir et je suis certaine qu'il t'apprendra plein de trucs utiles !

Mercredi. Leçons de chose.

Quand il arriva à « La Maison du Bonheur », Papy Terreau s'était vêtu d'un pantalon bleu de travail, d'une verte orange sur une chemise à carreaux rouge et jaune, le tout surmonté d'un chapeau de feutre vert, piqué d'une petite plume de paon. On s'était un peu moqué de lui, avec son air d'épouvantail gentil ! Puis tout le monde l'avait adopté. Les perruches, d'abord, qui aimaient se poser sur ses épaules, à caqueter des heures, tout en se mirant dans ses lunettes rondes, derrière lesquelles ses gros yeux, qu'il roulait comme des billes, auraient pu les faire rire, si elles en avaient eu le don. Les ânes, qui furetaient sans cesse dans ses poches, où il avait pris l'habitude de dissimuler quelques croûtons de pains. Et toutes les plantes, arbres, fleurs grimpantes, odorantes, aquatiques du jardin, qui avaient su trouver en lui un véritable érudit.

Avec Julia, dans la serre, il inspectait le jeune rosier, en fronçant ses gros sourcils tout blancs. Silence. Seule sa respiration un peu forte sifflait entre les poils de sa moustache épaisse, qu'il lissait machinalement de son index.

Bon ! Un rempotage s'impose, oui, ma foi !

Julia s'envola comme un papillon vers le fond de la serre et revint, courbée, traînant avec peine un large pot en plastique, couleur de terre cuite.

Oh la la ! S'écria le vieux monsieur. Chacun doit posséder en fonction de ses besoins. Si tu donnes à ton arbre trop peu de terre, il sera malheureux, triste, efflanqué. Il ne pourra pas grandir. Mais si tu lui donnes trop de terre, alors, il se prendra pour le roi du pétrole. Il va se boursoufler, grossir, pousser en feuilles, avec des longues tiges inutiles, et il en finira même par oublier de fleurir, cet obèse-là. Non, il lui fait sa juste part. Tiens, regarde, ce pot-là fera bien mieux l'affaire, précisait-il en lui désignant un pot de faïence à peine moins étroit que celui dans lequel Julia l'avait planté au départ.

Puis le vieil homme expliquait comment choisir la terre, comment en apprécier les grains, la couleur, les différentes composantes. Il lui montrait, dans ses paumes ridées, toutes les natures de terreaux. L'argileux, le calcaire, l'acide, le sablonneux, la terre de bruyère, et tous les autres. L'enfant écoutait, buvant ses paroles, sans en perdre un mot.

Ensuite, il parlait de l'air. De l'eau. Du soleil. Comme un peintre, il posait sur une palette imaginaire l'ensemble des éléments, et il les mélangeait, pour montrer à la petite fille d'où jaillissait la vie. Le vent est bon, mais il ne doit pas être trop fort. L'eau abreuve mais peut aussi noyer, quand elle vient en trop d'abondance. Le soleil donne la vigueur mais il dessèche quand il est trop ardent. Comme la terre, tout doit être en quantité mesurée !

Et la journée passa, comme un souffle. Le rosier se trouva dans un nouveau pot, les pieds bien au frais dans une bonne terre, grasse à souhait, heureux de vivre.

Jeudi. Déluge et tempête. Avant le matin gris, avant même les premiers chants d'oiseaux, Julia écoutait la pluie qui se défendait des claques du vent, contre les vitres de sa chambre. L'appel des

éléments, le combat de l'air et de l'eau. La petite fille s'impatientait des secondes trop lentes qui défilaient sur le réveil. Elle avait hâte d'appliquer les premières leçons de Papy Terreau. N'y tenant plus, toujours plus tôt, elle se leva, s'extirpa de la maison aux paupières encore closes, pieds nus dans les flaques, elle chercha son rosier dans la serre et le posa sur la terrasse, près du welwitschia, qui, malgré ses mille ans d'âge, n'avait jamais vu autant de pluie d'un seul coup.

Accroupie sous les averses, Julia, avec surprise, entendait les feuilles dentelées du rosier boire l'eau goulûment, à grande lampée. Accaparée par ce spectacle étonnant, elle n'avait pas vu les fenêtres s'éclairer, ni la porte du salon s'ouvrir, ni les pas qui s'approcher d'elle, ni son père, brusquement derrière elle, qui la saisit par les épaules et la ramena en courant jusqu'au cœur de la maison.

Ma pauvre fille, mais tu es complètement folle ! S'exclamait-il, dans un accès de rage. Qu'est-ce qui te prend ! Tu es mouillée de partout. Tu vas attraper la crève ! Ce n'est pas possible, ça !

Hermann, s'il te plait ! Intervenant Jeanne, accourue par les cris, une serviette à la main. Calme-toi ! Hermann. Julia va nous expliquer, n'est-ce pas ? Continuait-elle en s'asseyant doucement près d'elle, massant ses cheveux trempés pour les essorer.

La petite fille se blottit dans les bras de sa mère, et se rendormit, toute pelotonnée. Le père haussa les épaules, et emmena son 4x4 sous un terrifiant déluge.

La journée passa, sans la moindre accalmie. Avec l'autorisation de Jeanne, vêtue d'un cirée, d'un chapeau en plastique et de bottes de caoutchouc, Julia put reprendre son rosier et le mit à l'abri des pluies et des vents, dont la lutte n'était toujours pas près de s'arrêter.

Mais la catastrophe avait été évitée de justesse. Les tourbillons incessants avaient roulé le petit pot de fleur d'un bout à l'autre de la terrasse, versant à chaque nouvel assaut du vent un peu de terre sur le sol, une terre gorgée d'eau, presque noyée, devenue trop molle, dans laquelle les jeunes racines avaient bien du mal à s'accrocher.

Julia décidait d'en retenir la leçon.

Vendredi. Grand soleil ! L'horizon, lavé des masses grises de la veille, s'étendait, ébloui d'azur et de clarté. Julia se promenait avec son protégé, l'accompagnant d'un grand sourire. Elle le présentait à toutes ses vieilles amies, à tous ses anciens camarades. Papy Terreau n'en était pas peu fier, expliquant aux unes et aux autres que cette petite avait un grand avenir, les pouces verts, que Jeanne avait de la chance, pour son jardin, ce serait un grand bonheur. Tous ces messieurs et ces dames dessinaient un grand cercle sur le gravier blanc de soleil, autour de l'enfant et du rosier. Amusée, Jeanne, qui passait par là, laissant flotter sa robe à fleurs dans les lumières de l'été, prenait des photos, pour immortaliser ces petits vieillards émus. Elle pensait à Renoir, à Monnet, à tous ces peintres des couleurs. Jeanne se sentait heureuse.

A midi, Julia poussa bien vite son rosier dans la pénombre fraîche que procuraient les fougères. Elle apprenait à jouer à cache-cache avec les éléments, et de son air mutin, transformait ces géants terribles en amis sympathiques. La tempête de la veille lui avait montré comme puiser dans l'ardeur de chacun l'étincelle bienveillante, le nectar juste suffisant, la goutte de vie fragile pour la rendre à son rosier.

L'après-midi, elle vérifia la surface de la terre de la pointe de ses doigts, effleurant l'humus, à peine, juste pour sentir son degré de soif. Les feuilles restaient brillantes, leurs fines dentelures, au liseré rose, lui présentaient un visage rassurant. Le tronc respirait avec calme. Penchée sur lui, elle entendait comme son cœur battre, tranquillement, dans une sérénité paisible.

Alors, au couchant, quand les derniers rayons orange du soleil se teintaient de vert, au-delà des frondaisons, elle posa le rosier au centre de la terrasse, pour le faire profiter de ces dernières lumières. Fortifié, grandi, il tendait ses branches de toutes ses forces, pour accrocher ces lambeaux de feux, rouges, écarlates, cramoisis, comme des fleurs de lumières, soudain, qui auraient explosé au cœur du feuillage.

Julia s'endormit dans un rêve. Son rosier reposait dans la serre. Seul, un âne, insomniaque, peut-être, rompit le silence qui s'était posé sur « La Maison du Bonheur », lançant dans le creux de la nuit un hennissement strident. On entendit le froissement d'un vol d'oiseaux, les perruches, réveillées, qui changeaient d'arbre.

## II

Hermann, seul à la maison, préparait un dîner de fête. Jeanne et Julia étaient en ville, et il savait qu'elles ne rentreraient qu'assez tard. Chose tout à fait exceptionnelle, il avait pris son après-midi. Il avait demandé à Madeleine de lui choisir la plus belle canette de la basse-cour, s'était assuré de récolter des navets bien frais, juteux à souhait, tendres, savoureux, à la peau douce et fine, et laissaient mijoter l'ensemble, avec force épices, thym, sarriette, marjolaine, sauge et romarin. Pour l'entrée, il avait concocté une salade de tomates « cœur de bœuf », bien rouges, agrémentée de mozzarella de bufflonne, au vinaigre balsamique et à l'huile d'olive. Pour le dessert, il s'était démené pour réussir un tiramisu léger et aérien. Assez fier de lui, il cherchait à la cave la meilleure bouteille pour accompagner ce merveilleux repas. Bordeaux ou Bourgogne ? Saint-Julien ou Pommard ? Il hésitait.

La table n'était pas en reste. Il avait sorti la grande nappe blanche, et y avait déposé la vaisselle de son mariage avec Jeanne. Un peu surpris, au départ, car il s'aperçut qu'assiettes, verres et couverts étaient restés dans leur emballage d'origine. Puis il se rappela qu'il avait toujours refusé de s'en servir, même les rares fois où ils attendaient du monde, car, efficace dans l'âme, il avait toujours considéré comme une perte de temps inutile tout ce déballage. Mais ce soit, c'était différent. Avec lenteur et précaution, il ouvrit chaque carton, lava chaque assiette, nettoya chaque verre, sans en casser un seul, astiqua chaque pièce d'argenterie, qui, avec le temps, avaient déjà bien noirci.

Puis il posa avec soin tout ce petit monde sur la table, en respectant la place de chaque couvert, à la manière d'un maître d'hôtel expérimenté.

Afin de parfaire la mise en scène, il aménagea un éclairage tamisé, sans aucune lumière électrique, avec un système de bougies disposée avec art autour de la table, sur les buffets et commodes, et même, il retrouva au grenier un vieux chandelier à suspendre, qu'il accrocha au milieu de la pièce.

Enfin, pour ne pas avoir l'air d'un étranger dans ce décor de rêve, il se vêtit de son plus beau costume, celui du mariage, qu'il n'avait plus jamais porté. Tiré à quatre épingle, content de sa personne, il allait et venait en les attendant, rectifiant d'une pincée de sel la

sauce du canard, déplaçant une bougie, ramenant la corbeille de pain au centre de la table, vérifiant la température du vin.

Jeanne et Julia étaient sur le chemin du retour, un peu fatiguées de ce long après-midi passé dans des démarches administratives. Jeanne restait pensive. L'automne approchait. Sa fille allait bientôt avoir sept ans. La question de l'école se posait. Elle savait lire et écrire bien mieux que la moyenne des enfants de dix ans. Pourrait-elle continuer à l'élever ainsi ? Elle savait toute la richesse de cette enfance passée au milieu des anciens. Mais le temps passant, n'y aurait-il pas des connaissances indispensables à la vie moderne que seule l'école puisse enseigner ?

Toute à ses pensées, Jeanne ne fit pas attention au 4x4 de son mari qui était déjà garé dans la cour. Elle n'entendit pas la remarque de Julia qui s'en étonnait. Elles entrèrent dans la maison.

Jeanne poussa un cri en voyant Hermann, comme à leur mariage, bien droit, souriant, le regard lumineux. Il lui tendit les bras, et ils s'enlacèrent, comme deux amoureux. Un long moment. Puis Jeanne observa la salle à manger, la table, les bougies, le chandelier au plafond. Des larmes roulaient sur ses joues.

Ce soir, c'est fête, annonça Hermann avec emphase.

Oh, mon chéri, comme tout cela me fait plaisir. J'attendais depuis si longtemps ce geste. Je suis tellement émue ! S'écriait Jeanne, qui oubliait sa fatigue et ses pensées.

Ils s'enlacèrent de nouveau. Longtemps.

Julia ne regardait pas ses parents. Elle baissait les yeux, regardait fixement le sol, sans vraiment savoir pourquoi.

Hermann laissa un air d'opéra doucement flotter dans l'air du soir. Prenant la main de Jeanne, il l'emmena jusqu'à la table et l'aida à s'asseoir, en repoussant délicatement sa chaise. Julia se posa sur son siège, l'air un peu fâché. Et les plats s'invitèrent, sous les applaudissements de Jeanne, qui poussaient des ho ! des ha ! toute entière à son ravissement. Tout l'enchantait. Le décor, la lumière des bougies, le vin délicat, le cristal des verres, le brillant de l'argenterie, elle avait oublié, elle aussi, avec le temps, les trésors enfouis dans les buffets, qui ce soir, s'étaient étalés sur leur table.

La viande était succulente, fondante à souhait, harmonie des saveurs et des parfums exquis. Je n'y suis pour rien, s'amusa Hermann, c'est ta grand-mère, Madeleine, qui en détient le plus grand mérite ! C'est elle qui a choisi la bête !

Julia, pourtant, trouvait ce canard beaucoup trop gras. Quand aux navets, leur saveur âcre la faisait grimacer. Elle mastiquait avec la plus grande application, mais sans réussir à en avaler la moindre bouchée. Il lui fallait à chaque fois l'aide d'un grand verre d'eau pour déplacer jusqu'au fond de son estomac les boulettes grises qui se desséchaient lamentablement dans sa bouche. Mais aucun des deux adultes ne prenaient garde à ses mimiques d'enfant.

Les beaux yeux de Jeanne luisaient des feux allumés par les bougies. Le vin la rendait un peu plus gai qu'il n'aurait fallu. Mais elle n'en avait cure.

Je te trouve très beau, ce soir ! disait-elle à Hermann, en lui tenant la main.

Et moi, ma chérie, tu es la plus ravissante des créatures terrestres ! renchérisait-il d'une pédanterie un peu burlesque qui tirait de Jeanne des éclats de rire joyeux.

Après avoir servi le dessert, Hermann sortit deux flûtes à champagne, et les remplit avec soin des bulles pétillantes et fraîches d'un vieux Dom Pérignon millésimé.

Mes petites chéries, ce soir c'est fête, car j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Haaaaaaa ! Ha ! Ha ! s'exclamait Jeanne. Déjà, des rêves s'organisaient dans son esprit échauffé par le vin et le champagne. Une île, quelque part, du soleil et le vent doux des alizés, la mer, à peine tiède, clapotant à ses pieds, un lointain idéal, sans soucis, sans tracas, Hermann, présent tous les jours, souriant, complaisant, amusant, Julia, mêlée à d'autres enfants, moins présente, moins sauvage, pour quelques jours, un peu de repos, une parenthèse, un souffle. Elle imaginait sa sœur Anna, son beau-frère Georges s'installer ici le temps des vacances. Deux, trois semaines, peut-être. Tout irait bien, avec eux. Elle le savait. Les paupières mi-closes, son regard devenait vague, lointain.

Julia, barbouillée de tiramisu, attendait la suite, la cuillère levée, immobile.

Alors, voilà ! C'est fête, ce soir, car j'ai obtenu une bien belle promotion, grâce à tous mes efforts. Et je voulais partager ce moment avec vous deux.

Ha ? s'étonna Jeanne. L'alcool, d'un coup, s'était évaporé. Son esprit redevenait clair, trop clair.

Oui, poursuivait Hermann, j'ai été nommé Directeur Général des Achats de l'ensemble du Groupe.

Ha !

C'est quoi, le Groupe, demandait Julia.

Le Groupe, c'est le Groupe qui m'emploie. Jusqu'ici, je n'étais que le Directeur d'une usine régionale. Maintenant, je deviens beaucoup plus important, vois-tu ?

Mais dis-moi, Hermann, le Groupe, commençait à vaguement comprendre Jeanne, son siège est à Paris, n'est-ce pas ?

Oui, à la Défense, plus exactement.

C'est quoi la Défense, demandait Julia, c'est le cimetière des éléphants ?

Mais non ! Et cesse de m'interrompre tout le temps, sinon je ne vais jamais réussir à vous expliquer quoi que ce soit ! La Défense, c'est le Business Center de Paris, l'endroit où tout homme rêve de poser son empreinte.

Mais comment tu feras ? Tu iras de temps en temps ? Un ou deux jours par semaines ? Je vais encore moins te voir qu'avant.

Mais non, ma chérie. Ce n'est pas du tout cela. Car, voyez-vous, j'ai bien négocié mon nouveau poste. Et je vous emmène avec moi !

Quoi ? S'exclamèrent de concert mère et fille. Mais ce n'est pas du tout possible.

Attendez ! Tout est prévu, vous allez voir. Nous disposerons d'un magnifique appartement de fonction de trois pièces, en plein Paris, rue Gai-Lussac, juste en face du Jardin du Luxembourg. N'est-ce pas merveilleux ?

Attends, attends Hermann, veux-tu ? Tu vas beaucoup trop vite, là. Laisse nous au moins le temps de réfléchir. Il y a peut-être d'autres postes intéressants dans la région. D'autres Groupes.

Non, tout est réglé, Jeanne. Nous partons à la fin du mois.

Mais ? Et la « Maison du Bonheur » ?

Tu sais comme moi que ta sœur Anna et son mari Georges seront ravis de la reprendre ! Depuis le temps qu'ils en rêvent...

Le déménagement qui suivit de dîner de fête fut des plus simple. Quelques vêtements, tout au plus, puisque leur nouvelle demeure était entièrement meublée et équipée. Et que tout le nécessaire à la vie de la « Maison du Bonheur » devait être conservé pour Anna et Georges.

Ils s'en allèrent un lundi matin, gris et froid, triste à pleurer. Julia portait dans ses bras son petit rosier, résignée à quitter son enfance. Au moment où elle montait dans le 4x4, son père lui dit :

Non, Julia, laisse cette plante ici.

Mais, papa, il reste de la place. Et de toute façon, je la prendrai sur mes genoux.

Nous avons presque mille kilomètres à faire jusqu'à Paris. Tu vas t'endormir avant. Le pot va se renverser. Et toute la terre ira se répandre dans mes chaussures, que j'ai rangées aux pieds des sièges arrière.

Mettons le dans le coffre de la voiture, alors !

Non, Julia, c'est la même chose. La terre va s'immiscer dans mes chemises blanches, ce sera un vrai désastre. Ramène ce pot dans la serre !

Mais ...

Il n'y a pas de mais, trancha Hermann, et dépêche toi !

Il s'était installé derrière son volant, et déjà, le moteur jappait bruyamment, comme un molosse affamé, laissé trop longtemps en cage.

Julia s'en revint à la serre. Tête basse. Elle ne pensait à rien. Trop vide. Son malheur de petite fille broyait sa gorge et son esprit. Les larmes s'étaient séchées d'elles-mêmes, avant même d'effleurer ses yeux. Arrivée dans la serre, elle s'agenouilla, et posa son protégé sur le sol. Elle restait immobile. Silencieuse. Seule, dans ce matin de cendre.

Son père lança un long coup de klaxon.

Julia avait fermé son visage.

L'avertisseur du 4x4 cria une seconde fois.

Elle se releva, lentement. Puis commença, soumise, à revenir vers la voiture. A travers la vitre, Jeanne lui faisait des signes. Qu'elle ne comprenait pas. Qui lui importait peu. Dont elle se moquait éperdument.

Soudain, elle se ravisa. A toute allure, elle revint vers son rosier, et d'un coup sec, l'arracha de terre. Elle l'enfouit sous son pull et s'assit dans la voiture en courant.

Son père roulait à vive allure. Sa mère somnolait déjà, bercée par le long ronronnement du moteur et la route monotone. Julia entendait sa respiration monocorde, presque un ronflement léger, qui s'associait de concert aux autres bruits de l'habitacle. La radio, en sourdine, égrenait ses publicités habituelles, entre quelques flashes d'informations et des chansons sans intérêts.

Julia sentait dans sa paume les morsures de son rosier. Cette douleur vive occupait son esprit, et lui permettait de ne pas penser à autre chose. Elle entendait chaque battement de son cœur crier dans sa blessure. Elle aurait aimé regarder les dessins que les épines avaient tracés dans sa main, mais elle craignait que son père ne découvrit quelque chose, en lui jetant un coup d'œil à travers le rétroviseur. Alors elle s'abstenait. Elle se concentrait sur son mal. Elle attendait, le regard perdu sur de vagues paysages, qui défilaient, moroses, dans cet automne gris.

A midi, Hermann arrêta la voiture sur le parking d'un restaurant d'autoroute. Il fallait descendre. Julia s'inquiéta. Comment s'y prendre ?

Habilement, elle tenait serré son bras droit contre elle, de manière à tenir le rosier, tout en ayant l'air d'avoir les mains libres. Installée à table, elle demanda la permission d'aller aux toilettes, pour se laver les mains.

Je t'accompagne, dit Jeanne.

Non, maman, je suis grande, maintenant.

Son père acquiesça, et Jeanne se rassit, un peu inquiète.

Julia regarda sa main droite. Etonnée, elle remarqua que sa paume s'était refermée. La cicatrisation de la blessure était presque terminée. A peine quelques traces de sang marron souillaient un peu l'intérieur de sa main, presque rien, que l'eau savonneuse suffit à faire disparaître. Elle n'avait plus mal. Elle ouvrait et refermait sa main, machinalement, sans plus ressentir aucune douleur. Puis elle souleva son pull. Son protégé était bien là, sage, au chaud, juste un peu froissé, mais il semblait résister à l'arrachage brutal du matin. Julia le passa sous l'eau, pour le rafraîchir, tout en le rassurant sur ce mauvais moment à passer :

Ne t'inquiète pas, petit rosier ! Nous sommes bientôt arrivé, je pense. C'est la ville, là-bas, mais je te trouverai un beau pot de fleur, plus beau que celui que tu avais avant, et je te mettrai à la fenêtre.

Après le repas, ils reprirent la longue route ennuyeuse et grise. Jeanne dormait profondément, comme si son esprit était resté en éveil dans la chaleur de la « Maison du Bonheur », et son corps, gisant dans la voiture, inerte. Julia pensait à son rosier. Elle en oubliait le reste. Elle sentait sur sa peau des picotements légers, sous son pull, là où se cachait le jeune arbuste. Les épines, imaginait-elle. Mais les épines l'auraient griffée, réfléchissait-elle, tout bas, pour ne pas se faire entendre. Elle avait envie de regarder. Mais elle ne pouvait pas. Les racines, peut-être ? Plus Paris se rapprochait, et plus cette sensation devenait plus précise, plus étrange. Il s'agissait de son côté droit, entre le haut des hanches et le bas de ses côtes. Une impression nouvelle, pas douloureuse, plutôt douce, presque agréable, par instant. Elle y glissait ses

doigts, mais l'image qu'ils lui renvoyaient n'était pas assez nette. Sa peau. Les feuilles du rosier. Sa peau, encore. Les racines, tout contre elle. Une certaine euphorie l'envahissait, comme si cette nouvelle vie, finalement, pouvait épouser une forme plus lumineuse, plus colorée, qu'elle ne l'avait craint au départ. Elle souriait. Elle s'était endormie, la main posée sur son côté droit, là où l'arbre vivait contre elle.

L'arrivée à Paris fut singulière. Julia s'était réveillée. A sa grande surprise, la gêne avait disparu. Elle ne ressentait même plus la présence de la plante. Elle crut d'abord qu'elle avait glissé pendant son sommeil. Mais non ! Le rosier était bien là, toujours à la même place. La touffe des feuilles bruissait sous sa main, pleine de vie.

Le soir était tombé. Elle n'eut guère le loisir de regarder l'immeuble dans lequel Hermann les emmenait. Ascenseur. Dernier étage. Tapis dans l'escalier. Mélange de rouge, de violet, un liseré blanc, des petits carrés, une mosaïque d'aspect géométrique. Troisième porte à droite. Une entrée étroite. Un parquet à l'ancienne. Une salle à manger assez vaste. Les deux chambres.

Voilà la tienne, Julia !

Un lit, déjà fait, une commode, une armoire, trois étagères. Elle en fit vite le tour.

C'était Jeanne, qui venait vers elle. Sa fille la repoussa un peu, se disant fatiguée. Elle voulait dormir. Elle était couchée. Pas de pyjama. Juste le bisou du soir.

Julia attendit, les yeux grands ouverts dans la pénombre, étendue sur le dos. Elle voulait savoir.

Les bruits de sa nouvelle maison s'estompaient petit à petit. Le fil de lumière qui glissait sous la porte de sa chambre disparut à son tour. Le silence et la nuit enveloppaient maintenant l'appartement parisien.

Julia attendait encore... les minutes s'écoulaient, impassibles. En douceur, elle repoussa draps et couvertures, et s'extirpa du lit. Ses pieds se posèrent sans bruit sur le parquet frais. A tâtons, elle ouvrit la porte de sa chambre, traversa le couloir et se cacha dans les toilettes. Elle alluma la lumière. Le petit clic de l'interrupteur la fit sursauter. Elle retint son souffle. Il lui semblait entendre des pas.

C'était Jeanne, qui lui demandait à travers la porte ce qui se passait.

Tout va bien, maman, j'avais juste un petit besoin !

Elle attendit que la chambre de ses parents se refermât. Puis encore quelques secondes supplémentaires. Son cœur battait d'impatience. Sa respiration s'accélérait. Elle devinait presque ce qui lui restait à découvrir. Elle souleva son pull.

Julia restait assise sur la lunette fermée des toilettes, elle laissait ses jambes se balancer dans le vide, ses deux mains posées bien à plat sur les cuisses. Son pull gisait par terre, en boule. Les yeux baissés, hypnotisée et souriante, elle regardait son rosier, qui avait prit racine sur son flanc.

Le lendemain, elle fut tirée de ses rêves par un matin sale et bruyant. Son premier matin parisien ! Elle mit un certain temps à comprendre ce qui lui était arrivé : cette autre chambre, ce lit étranger, même cette fenêtre qui laissait passer un jour singulier. Elle se rappelait la longue route de la veille. Sa mère privée d'âme. Le regard dur de son père dans le rétroviseur. Puis elle se souvint de son rosier.

Jeanne l'appelait pour le petit déjeuner. Elles mangèrent en silence. Jeanne, fatiguée, les traits tirés, le visage blafard, les yeux rougis, restait ailleurs, dans un vide dont elle seule percevait les contours. Elle n'osait pas regarder sa fille. Elle la fuyait.

Je vais téléphoner à Anna, pour voir si tout va bien, finit-elle par avouer, pour clore ce pauvre repas.

Julia s'enferma dans la salle de bain, fit couler l'eau de la baignoire, et s'examina. Les racines du rosier disparaissaient dans sa propre chair, comme dans une terre aimante et fertile. Le tronc et les branches, souples, jaillissaient de son corps avec naturel, portant un feuillage luisant, souriant d'aise. Julia essaya de retirer la plante de son flanc. Mais cela n'était pas possible, de la même manière qu'il ne lui était pas possible de se retirer un doigt de la main. Le rosier faisait partie d'elle-même, comme ses bras, ses jambes, sa tête. La surface des feuilles, d'ailleurs, était dotée du même réseau nerveux que le bout de ses doigts. Elles ressentaient les caresses, la douceur du pyjama, la température de l'eau, la sécheresse de l'air.

En pénétrant dans l'eau tiède de son bain, Julia s'imprégna d'une joie bienfaisante. Son rosier entrouvrait ses branchettes, s'étirait, s'ébrouait. Une sensation de plénitude, qu'elle n'avait jamais éprouvée jusqu'alors, s'emparait de tout son être, irradiant dans les moindres recoins de son corps, palpable entre ses doigts, entre ses cuisses, dans sa nuque, dans le creux de son ventre, du bout de ses orteils jusqu'à la racine de ses cheveux, et surtout, surtout, le long de chacune des nervures de ses feuilles dentelées. Dans ses veines semblait couler un sang nouveau, dont les battements puissants se mêlaient aux flots de sève du rosier. Elle restait ainsi longtemps, les yeux clos, allongée à la surface de l'eau, complètement heureuse.

Sa mère la tira de sa torpeur en frappant à la porte de la salle de bain. Julia se releva vivement, paniquée, ne sachant que faire. Elle s'entoura comme elle put d'une serviette, sortit du bain, toute dégoulinante d'eau et ouvrit à Jeanne. Son cœur battait. Que pouvait-elle expliquer ?

Jeanne commença à frotter sa fille avec la serviette, pour l'essuyer d'avantage, craignant qu'elle ne prît froid. Elle lui astiquait la tête de manière énergique, les épaules, le dos, le ventre.

Soudain, alors que la serviette, en s'écartant, laissait entrevoir un peu de peau, Jeanne poussa un cri.

Qu'est-ce que tu as, là ?

Julia se raidit. Elle attendait. Un drame. Quelque chose. Elle en savait pas.

Regarde, Julia, mais regarde, tu es toute rouge, là, sur le côté.

Sa mère l'examinait avec attention. Julia regarda à son tour. Son côté droit était légèrement rouge, un peu boursoufflé, comme si elle s'était frottée sur une couverture de gros drap, en laine de chameaux, aux poils durs.

Le rosier avait disparu !

Ce n'est rien, maman ! Disait doucement Julia. Ce n'est rien.

Sa mère lui sécha les cheveux, l'embrassa sur le front, et lui demanda de s'habiller bien vite, afin de ne pas tomber malade. Elle

l'emmènerait à l'école, dans l'après-midi. Aussi, il leur fallait être belles, l'une et l'autre.

Julia enfila ses vieux vêtements de la veille. Puis, repensant à ce que sa mère venait de lui dire, elle se déshabilla. Elle avait décidé de lui faire plaisir et partait à la recherche d'une jolie robe dans sa valise. Elle sentit que quelque chose se passait dans son corps. Son rosier demandait à sortir. Elle le sentait, comme si elle avait eu envie de s'étirer. L'envie d'ouvrir ses feuilles, de déployer ses branches, de pousser son tronc. L'arbre faisait maintenant partie d'elle. Elle le contrôlait comme le reste de ses membres. Elle comprit que tout à l'heure, dans la salle de bain, la peur lui avait fait se rétracter la plante entièrement à l'intérieur d'elle-même.

En passant sa robe, ses feuilles frémirent au contact du tissu, puis elles disparurent, dans un froissement léger, pour éviter qu'une boule disgracieuse ne vînt déformer sa jolie silhouette de petite fille modèle, prête à accompagner sa mère pour sa première visite dans une école parisienne.

Rue Gai-Lussac. Rue Saint-Jacques. Une école en pierres blanches, grises de pluie. Le directeur accueillit la mère et la fille dans un bureau étriqué, à l'atmosphère pesante de tabac froid. Il s'agissait d'un homme rond, au costume froissé, avec un crâne chauve perlé de petites gouttes transparentes. Une moustache en brosse accompagnait les mouvements de ses lèvres pincées.

Madame, il est criminel, à mon sens, d'empêcher un enfant de bénéficier des larges bienfaits de la scolarisation. Il me semble, sans vouloir vous affliger, que votre démarche, disons, pourrait être qualifiée, quelque peu, et si je peux me le permettre, d'entrave à la culture et à la socialisation ...

Julia n'écoutait pas ce bonhomme radoteur. Elle ressentait dans son cœur une grande souffrance. Il y avait dans la pièce comme le cri d'une personne qui était en train de mourir. Ses yeux parcouraient l'étroit réduit. Elle cherchait. Les appels douloureux devenaient presque insupportables. Elle s'était levée. Là-bas, derrière une armoire surchargée de dossiers sales et poussiéreux, un pauvre ficus agonisait, les racines étouffées dans un pot de terre aride, les feuilles jaunes, cassantes, abîmées par l'air trop sec et nauséabond de la pièce, les branches tordues par des semaines entières de misère.

Julia tirait de toute ses forces sur le pot du ficus pour l'approcher de la fenêtre. Le directeur avait interrompu son long monologue d'invectives, et la regardait, hagard, sans comprendre.

Il lui faut de l'air, vous comprenez, disait-elle, du grand air ! Et de la lumière ! Une plante ne peut pas vivre en aveugle.

Elle ouvrait la fenêtre, battait les mains pour aérer la pauvre plante verte, écartait les rideaux noircis par les cigarettes. Puis elle écarquilla les yeux, sans bouger, la bouche serrée. Elle attendait qu'une larme s'exsudât de ses yeux. Alors, tout doucement, avec l'auriculaire, elle déposa cette perle magique sur le tronc du ficus. Les fentes du bois burent avec avidité. Déjà, un peu de vert courait autour des nervures des feuilles jaunes. Julia aperçut sur le bureau du directeur d'école une bouteille d'eau minérale, qu'elle vida sur la terre dure.

Il lui faut de l'eau, et de l'amour, poursuivait-elle, le regard lourd de reproches. Mais je crois qu'il survivra. Il est sauvé, maintenant.

Le directeur hochait la tête.

Une enfant jardinier, s'amusait-il, pourquoi pas ? Mais n'est-ce pas un peu trop vite cantonner tous les possibles dans un chemin bien étroit ?

Julia posa ses yeux sur les paperasseries qui s'entassaient sur le bureau. Un garçonnet habillé de vert semblait lui sourire. Elle prit le livre, l'ouvrit au hasard et en lut quelques lignes, d'une voix claire et emplie d'harmonie :

« Bonjour, dit-il. C'était un jardin fleuri de roses.

« Bonjour, dirent les roses. Le petit prince les regarda. Elles ressemblaient toutes à sa fleur.

« Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il, stupéfait.

« Nous sommes des roses, dirent les roses.

« Ah ! fit le petit prince...

Julia referma le livre.

En maugréant, le directeur admit Julia dans son école. Comme elle savait lire depuis longtemps, elle sauta deux classes et se retrouva avec des enfants beaucoup plus âgés qu'elle.

Au début, l'existence de Julia à l'école fut assez difficile. Ces gamins n'avaient aucune éducation. Les filles lui semblaient complètement idiotes, avec leurs minauderies perpétuelles et leur secret à la noix. Quant aux garçons, c'était peut-être pire encore. De parfaits abrutis pour la plupart, des brutes assoiffées de violences, qui ne savaient guère s'exprimer autrement que par les coups, laissant parfois échapper quelques cris qui n'avaient rien d'humain.

Mais Julia préférait encore la perplexité de cette ménagerie amusante que le climat pesant et suffocant de sa nouvelle maison. Elle ne voyait guère son père. Jeanne devenait l'ombre d'elle-même, pendue chaque jour des heures au téléphone avec sa sœur Anna, toujours à quémander des nouvelles de la « Maison du Bonheur ».

Au fil des semaines, comme une plante vivace s'armant de patience pour planter ses racines dans une terre rocailleuse, Julia s'ancrait dans sa vie d'écolière, imposant sa loi à ses aînés. Un jour qu'un garçon rouge et joufflu s'acharnait à vouloir asséner sur son joli visage ses gros poings de malotru, elle lui lança de toutes ses forces une gifle de son rosier. Feuilles et épines s'abattirent sur la face de son agresseur, qui poussa un cri de douleur, et se protégea, trop tard, derrière la paume de ses mains. Front, tempes, menton, nez, joues, lèvres. De fines écorchures parcouraient sa figure de toute part. Personne ne comprit d'où était parti le coup ; mais depuis ce jour, Julia put, assez librement, se livrer à ses occupations favorites pendant les heures de récréation : lire, penser, respirer, regarder les nuages, caresser les arbres de la cour, fouler de ses pieds nus la pelouse, s'allonger sur la terre humide, observer les merles noirs, écouter les fourmis qui dormaient sous la mousse, humer la rosée du matin exhalée par l'herbe fraîche, cligner des yeux dans les dernières lueurs du crépuscule, quand le soleil rouge inonde d'un souffle écarlate l'horizon de ses rêves.

En grandissant, le Jardin du Luxembourg, qui s'étendait au pied de sa rue, devenait son refuge de tous les instants. Elle s'y prélassait des heures, tantôt sur l'herbe grasse des pelouses humides, tantôt dissimulée dans l'ombre des bosquets d'épineux, à l'abri des reines de France, tristes et austères, qui hantent depuis des siècles ses

allées boisées. Elle aimait poser ses joues sur le rebord de la fontaine Médicis, laissant traîner ses doigts sur la surface de l'onde avec nonchalance, les yeux fermés, permettant à son rosier de tremper quelques feuilles dans l'eau magique du vieux bassin, couvert de lentilles d'eau et d'insectes sauteurs et joyeux. Parfois, un passant, arrivé par hasard dans cet endroit reculé du jardin, s'arrêtait, étonné de croiser cette jeune nymphe en plein Paris, au visage si rose, à la figure si fraîche, aux cheveux fous, dont les yeux vert tendre lui faisait oublier chagrins passés, tristesses présentes et deuils futurs. Julia s'en amusait. Elle avait compris, avec le temps, que l'image de son rosier, fugace, traversait l'esprit des gens comme un rêve doux, une illusion pleine de soleil, en laissant sur leurs lèvres des sourires enchantés. Elle avait ce don créateur de vie, qui ressuscitait les arbres morts et les fleurs fanées, illuminait les regards et attendrissaient les cœurs les plus durs. Son seul regret était de constater qu'elle n'avait pas d'emprise sur sa propre famille. Son père se calcifiait dans une dureté desséchée, ombre minérale, qu'elle apercevait parfois, au détour d'un matin ou dans le virage du soir. Sa mère, petit fantôme éploré, malheureuse, perdait jour après jour ses vieux amis de la « Maison du Bonheur ». L'âne, d'abord, qui s'était enfui avec une jeune ânesse qui paissait dans un pré voisin. Puis toute la famille de paresseux, emmenée de force dans un zoo par un scientifique trop zélé. Les yacks et zébus, partis à leur tour pour rejoindre un cirque. Les perruches, envolées un matin d'avril, vers des contrées plus clémentes... Puis ce furent au tour des anciens de rejoindre leurs rêves, vers des ailleurs plein de lumières, sans doute, vers des voyages fabuleux, dont Julia savait qu'ils ne reviendraient pas, oubliant les amis restés ici. Papy Terreau lui laissait toujours une pensée, malgré tout, aussi légère que la petite plume de paon, qu'il arborait à son chapeau. Alors, Julia se réchauffait dans les câlins du soleil, s'ouvrait sous les baisers des brises d'été et des vents d'hiver, respirait l'humidité des pluies tièdes du printemps et s'ébrouait sous les rincées de l'automne, puis, retirant ses chaussures blanches, elle marchait sur la terre brune, bien à plat, laissant les petites mottes des bosquets chatouiller la plante de ses pieds.

Saison après saison, année après année, Julia domptait de mieux en mieux les éléments, permettant à son rosier de gagner en souplesse, en robustesse, en vigueur. Seules les roses lui manquaient encore. A chaque nouvel avril, elle guettait au bout des branches l'apparition inespérée des petits boutons prêts à éclore, mais ce n'était chaque fois que feuilles vertes, feuilles crénelées, feuilles souriantes de vie et de sèves, mais de fleurs à naître, point.

Accessoirement, Julia, riche de ses deux années d'avance, passa son bac à quinze ans et demi, mention très bien, félicitations des uns et des autres, empila deux années de classes préparatoires à Louis le Grand, à quelques pas de chez elle, et sortit major de sa promotion d'une grande école vétérinaire et horticole à moins de vingt et un ans. La classe ! Mais ces succès ne l'enthousiasmaient guère.

A l'adolescence, les transformations de son corps lui donnèrent l'occasion de comprendre les garçons et d'en effectuer un tri assez efficace. Du fait de son rosier, Julia fuyait avec ardeur les mains trop insistantes, les rendez-vous sans lendemain et les fêtes bruyantes. Elle se tournait naturellement vers les âmes romantiques, les défenseurs un peu désuets de l'amour courtois et des passions platoniques. Elle aimait marcher des heures, silencieuse, aux côtés d'un compagnon délicat, partageant l'illumination d'un coucher de soleil ou l'embrasement de l'aube. Elle aimait s'asseoir à deux, au bord de la Seine, en comptant les péniches et les bateaux mouches, saluant les touristes d'un petit geste de la main, la tête posée sur une épaule tranquille. Elle aimait s'installer sur la banquette profonde d'une brasserie des Grands Boulevards, devant un chocolat chaud ou un thé glacé, les yeux dans les yeux, en conversant des heures à propos de l'univers, des aurores boréales, du chant des cigales, de l'ombre des forêts, de l'amour des louves pour leurs enfants ... Elle aimait rire de tout, de rien, sans promettre, ni quémander, ni rien devoir en retour, main dans la main, en courant comme des fous en descendant le Boulevard Saint-Michel. Elle aimait, la nuit tombée, qu'on l'aidât à escalader la grille du Luxembourg. Elle sautait alors d'un bosquet à l'autre, coursant les chats et les mulots nocturnes, clignant de l'œil avec les hiboux et s'amusant à réveiller d'un bâton les vieilles carpes endormies du bassin. Et, toujours surprise, elle retrouvait son amoureux transi, comme elle l'avait laissé, au pied des barreaux de fer forgé, faisant le gué, craignant à chaque instant les escouades de police qui tournaient dans leur ronde. Elle aimait se faire raccompagner jusqu'à chez elle, une veste de jeune homme sur ses épaules nues, son rosier frissonnant dans les nuits parisiennes du Quartier Latin, et d'un bonsoir rieur, s'envoler sur la pointe des pieds jusqu'à son lit de jeune fille insouciant, emplie de rêves et de beautés, de fraîcheur et de vie.

Mais l'été, qui suivit l'obtention de ses diplômes, plongea Paris sous une canicule ardente. Juillet de feu. Les bassins s'étaient asséchés. La fontaine Médicis s'enflait de peste. Les grands marronniers du Luxembourg, comme des condamnés couverts d'une couronne

d'épines, lançaient dans un ciel de platine leurs pauvres branches chargées de feuilles brûlées. Les merles noirs, couchés sur la terre aride, ouvraient et fermaient leur bec, dans des convulsions d'agonie. Même les vieilles dames chics, sous leur chapeau de fine gaze, ouvraient leur chemise de soie, laissant leur poitrine creuse happer des restes d'air, à l'abandon, dévêtues de toute pudeur. Les pelouses restaient brunes, malgré les arrosages. L'eau, en gouttelettes chaudes, s'envolait dans un arc en ciel incandescent, petites bulles de vapeur, sans redescendre sur les vasques de fleurs. Les géraniums, les résédas, les roses ... tous les êtres du jardin s'en allaient mourir, dans ce feu de l'été.

Julia souffrait. Sa peau s'asséchait. Par endroit, presque ridée. Son ventre, jauni, lui faisait mal. La peau si délicate de ses mains, de ses pieds, de ses jambes partaient dans de grands lambeaux. L'air, qu'elle aspirait avec difficulté, incendiait sa gorge et déchirait ses poumons à coup d'épée. Elle restait allongée. La terre se montrait trop dure pour l'accueillir. L'herbe, tout aussi souffrante, refusait sa présence. Même les marbres des reines de France avaient perdu leur fraîcheur. Alors, elle se tenait des heures, étendue sur son lit, inerte, malade, sans vigueur, l'esprit flottant entre deux mondes. Son rosier pendait à son côté, gris, falot, privé de toute beauté. Parfois, s'extirpant de sa torpeur mortelle, elle titubait jusqu'à la salle de bain, et se noyait dans l'eau tiède, la tête douloureuse appuyée contre l'émail blanc de la baignoire.

Elle s'abreuvait d'eau glacée, stockée par pack entier dans le réfrigérateur. Mais rien n'y faisait. Cette langueur terrible ne s'estompait pas.

Des nuits brûlantes et noires succédaient aux jours gris, plus infernales encore. Les touffeurs sortaient alors du creux de la ville, et la tenaient éveillée, infiniment, sans espoir de fuite dans des rêves de lacs et de forêts enchantées, ou de banquises exquises, où se seraient amusé de jeunes tribus de phoques, s'éclaboussant en riant, et pourchassant des pingouins farceurs, rois des pirouettes sur glace.

Après juillet, le début d'août s'enflamma de la même manière. Des ciels de plomb s'abattaient sur Paris. Les géraniums grillaient aux fenêtres. Les feuilles des marronniers tombaient comme à l'automne, déjà mortes, brunes, sans avoir connues les splendeurs des jaunes, des orangés et des cramoisés d'octobre. Julia allait de plus en plus mal. Sa mère l'avait accompagnée consulter quelques

spécialistes, mais son cas mystérieux les laissait dans une grande perplexité, son rosier ayant juste assez de force pour déjouer les examens cliniques et les radiographies.

Julia se mourait, à petit feu, jusqu'à cette nuit magique où l'appel de la pluie l'arracha de sa lente agonie. La pluie. D'abord, quelques gouttes, larges, épaisses, qui s'aplatissaient sur le carreau, une à une. Puis leurs pas se rapprochèrent. Elles se firent plus intenses. Julia sentait leur fraîcheur exhaler ses premières caresses. Elle se leva, jusqu'à sa fenêtre entrouverte, en écarta les deux battants, et respira, aspira, inspira, huma, avala avec gloutonnerie cette eau qui zébrait d'argent les profondeurs noires du firmament. Elle tendait les mains vers ses rivières tombées du ciel. Elle s'en aspergeait le visage, les yeux, la bouche, les cheveux. Mais son rosier en désirait plus encore. Il avait besoin de vie, d'univers entiers, de profondeurs liquides et mouvantes.

Alors Julia sortit. Elle enfila juste une chemise de nuit légère et s'en vint dehors, dans la rue, pieds nus dans les flaques qui commençaient à se former sur le trottoir de la rue Gay-Lussac. Personnes. Les rares passants nocturnes avaient fui ce déluge soudain, que Julia épousait de tout son corps. Elle s'était enracinée au centre de la chaussée, tête renversée, les bras tendus, perpendiculaires à son corps, les branches tirées à l'extrême, les feuilles écartées. L'eau ruisselait sur sa peau, pénétrait chacun de ses pores, si longtemps asséchés, et s'accumulait en torrents tumultueux, qui traversaient en flots sauvages sa chevelure, redescendaient en course folle le long de son cou, puis s'engouffraient entre ses seins, sur son ventre, sur ses branches, entre ses cuisses, tombaient sur ses jambes, jusqu'à ses pieds pour s'éclater avec force et fracas sur le sol. L'eau parcourait tout son être de vagues et de spasmes de plaisir, qui allaient et venaient, dans sa tête, dans ses mains, dans ses feuilles, dans ses doigts. Cette pluie vivante la gonflait de son souffle, de son ardeur, de sa puissance fraîche.

Julia se mit en marche, plus légère. Sa chemise blanche, collée contre son corps, modelant ses formes vives, illuminait la rue sombre et mouillée d'une présence irréelle.

Elle dansait, une danse sauvage. La plante de ses pieds frappait les flaques comme la peau tendue des tambours. Elle chantait, un chant farouche sorti du fond des âges, qui se mêlait aux échos du tonnerre. Elle tapait dans ses mains, sur ses cuisses, toujours plus

fort, au fur et à mesure que les ruisseaux de pluie qui l'envahissaient devenaient fleuves, au fur et à mesure que les fleuves s'enhardissaient en océans indomptables, soulevés de vents énormes et de vagues géantes. Julia devenait eau. Son corps devenait terre. Son rosier était forê.

Julia hurlait. Un cri unique. Un cri de cristal, dont les résonances jaillissaient dans la vibration des averses. Elle courait, bras ouverts, gorge offerte, accueillant dans sa bouche la pluie en cascade, et s'abreuvait de ses masses liquides, pour enfin satisfaire le gouffre terrible qui s'était construit au plus profond d'elle-même. Julia redevenait vivante. Julia était la vie. Elle entendait gronder en elle les flots impétueux d'un sang nouveau, jeune, une sève en fusion, qui la transportait dans des élans de joie primitive. Son cœur généreux martelait son corps régénéré, à l'unisson de l'assaut des gouttes qui martelaient les trottoirs.

Comme un cheval fou, Julia, dans sa course effrénée, s'ébrouait, secouait sa chevelure ruisselante, agitait les branches et les feuilles de son rosier. Jamais, elle ne s'était sentie aussi forte, aussi puissante, aussi vivante, aussi belle aussi. Elle s'amusait à se regarder courir dans les devantures des magasins. Son reflet étrange passait d'une boutique à l'autre, évanescant, argenté, humide. Sa chemise de nuit blanche, bien indécente, trop courte, trempée la faisait rire. Elle s'amusait à lancer les branches de son rosier très haut vers le ciel, puis à le rétracter, très vite, ses épines lacérant à chaque passage sa pauvre chemise, qui, à force de pluie et de déchirure, se transforma bientôt en guenille.

Puis Julia s'arrêta. Constatant les dégâts, elle se dit à mi-voix, se souriant à elle-même, qu'il était peut être temps de rentrer à la maison, au moins pour se changer, avant qu'elle ne croisât quelque personne mal intentionnée, que son apparence légère pourrait amener à quelques actes malheureux.

Elle s'en revenait chez elle quand, soudain, elle sentit sur son épaule une main, une main d'homme, large et puissante.

Julia frissonna. Elle sentit, avant même de se retourner, que cette main était celle d'un ami. Une main puissante mais douce, large mais protectrice. Elle se retourna.

Sous la pluie battante, les éclairs d'argent trouaient les masses sombres de la nuit, et la douceur bleue du regard traversa son âme.

Je m'appelle Thoby, disait-il. Enfin, mon vrai nom est Thibault, mais je préfère Thoby. Alors, tout le monde m'appelle Thoby.

Julia, dit Julia.

Si j'avais un parapluie, continuait Thoby, je t'abriterai. Mais je n'en ai pas. J'aime la pluie. J'aime me promener, tête nue, en chantant à tu tête, la nuit, quand l'eau descend du ciel. Ces derniers temps, je n'ai pas eu souvent cette joie, avec cette canicule... Je t'ai vu, de loin, comme une lumière qui me guidait, qui m'appelait, comme si tu avais voulu me dire quelque chose, que j'entendais sans entendre. C'est mon cœur, je crois, que tu as touché.

Ou ton âme, poursuivait Julia. Ce feu me brûlait. Je suis sortie pour l'éteindre, et revivre. J'allais rentrer chez moi, ragaillardie, sauvée, ivre de pluie. Mais j'ai un peu froid, maintenant.

Thoby l'enlaça de ses bras. Julia le laissa faire, c'était la première fois que son rosier ne lui faisait pas craindre une étreinte, si chaste soit elle. Elle laissa tomber sa tête mouillée sur l'épaule du jeune homme.

Ils marchèrent longtemps. La pluie s'était tue, pour écouter leurs pas murmurer sur l'asphalte humide. Ils ne se parlaient pas, laissant leur respiration se répondre dans la douceur du matin à naître. La fin de nuit avait séché leurs vêtements et leur chevelure. Les premiers regards de l'aube les surprirent le long du fleuve, alors qu'ils s'étaient endormis, l'un contre l'autre, éreintés, heureux.

Au réveil, leur sourire s'entremêlèrent. La puissante averse de la nuit avait balayé le ciel des torpeurs caniculaires. Un ciel léger, bleuté, frais se penchait sur la Seine, d'où miroitait une lumière fine aux passages des péniches. L'air élégant donnait à l'été des allures de jeune homme. Les souffrances s'étaient noyées sous les déluges. Et le matin parisien ressemblait au bonheur. Julia et Thoby s'en allèrent doucement, encore ivres de songes. Le parfum chaleureux des boulangeries les sortit de leurs rêves. Et ce fut à grand faim qu'ils dévorèrent des croissants chauds, et burent des cafés brûlants, quelque part, sur le Boulevard Saint-Michel, sans prêter attention aux premiers travailleurs qui les dévisageaient, goguenards et soupçonneux.

Leur conversation restait simple, entrecoupée de long voyage silencieux, qu'ils faisaient l'un vers l'autre. Julia sentait son rosier,

haletant en elle, bien caché, bien sage, quand les caresses de Thoby se promenaient légères sur sa peau palpitante. Elle n'était que frissons, ailleurs, transportée vers des contrées inconnues qu'elle n'avait jamais encore visitées. Le temps passait, sans limite.

A midi, il fallut bien rentrer. Les garçons de service s'affairaient dans les brasseries à monter les tables et les houspillaient un peu. Alors Julia, prenant Thoby par la main, courut jusqu'à chez elle, et lui présenta Jeanne, dont le visage s'éclaira, pour la première fois, depuis si longtemps.

### III

Les préparatifs du mariage inondaient la rue Gai-Lussac d'une effervescence joyeuse. Le soleil printanier de mai s'amusait avec les cartons d'invitation, les cadeaux, les longs voiles de tulle, les bouquets de fleurs... Hermann jouait son va-tout vis-à-vis du père de Thoby, un riche magnat de la presse, et dépensait sans compter pour ce mariage qu'il souhaitait clinquant et doré. Il avait commandé les champagnes des plus grands millésimes, fait tailler sur mesures par des couturiers réputés ses costumes et les robes de Jeanne et de Julia, réservé le plus beau salon du Grand Hôtel pour la réception et la suite nuptiale pour les futurs mariés et surtout, demandé à un artificier de renom la mise en scène d'un gigantesque feu d'artifice. Le plus difficile fut l'autorisation préfectorale mais ses appuis politiques et financiers lui avaient obtenu ce précieux sésame.

Julia se moquait bien de ces préparatifs et laissait faire son père. Elle s'était cependant prêtée de bonne grâce aux nombreux essayages que nécessitait sa robe blanche, aux multiples voiles, dentelles et autres broderies. Pourtant, son rosier, comprimé par l'aspect corseté de la robe, souffrait, à chaque fois qu'il lui fallait enfile ces tissus de soie sauvage. Elle serrait les dents, soufflait, sous les clameurs admiratives des couturières qui l'habillaient.

La jeune femme devenait de plus en plus belle. La douceur de son teint, sa peau exquise, ses traits si frais, la clarté de son regard d'émeraude ... Julia s'était aperçu d'un grand changement sur son rosier. Dès les premiers jours qui avaient suivi sa rencontre avec Thoby, de minuscules boutons de roses s'étaient posés à l'extrémité de ses branches. Encore timides, au début, bien cachés par les

feuilles, Julia les avait découverts, d'une caresse machinale dans son petit arbuste.

Depuis, ces bourgeons de fleur forçaient sa curiosité et son émerveillement. Il ne passait pas un jour où l'un d'eux ne changeât de couleur, passant du brun foncé, presque noir, vers un rouge sombre, teinté de vert. Certains grossissaient plus vite que d'autres. Et de nouveaux apparaissaient encore. Julia n'arrivait plus à les compter. Chaque branche s'en alourdissait, fière de sa portée.

L'hiver, qu'elle avait d'abord craint, leur permis de gagner en intensité, en force. Même s'ils restaient clos, fermés comme les poings serrés d'un enfant qui vient de naître, Julia sentait en eux toute la vigueur nécessaire à leur épanouissement.

Au printemps, elle devinait déjà le dessin de fines lignes claires, qu'elle imaginait représenter le pourtour des pétales.

Je vais devenir une jeune fille en fleur. Julia riait de cette idée sottée. Elle, héroïne d'un roman de Marcel Proust ? Alors, dans sa chambre inondée par les accents printaniers d'une lumière douce, elle dansait nue, branches déployées, et ses bras ondulant à la manière des indiennes, au rythme imposé par les notes aigrelettes des merles, qui aimaient se poser sur le rebord de sa fenêtre, la tête penchée, un rien étonnés par cette valse onirique dans laquelle s'élançait ce couple étrange, cette jeune femme, si belle, et ce rosier vigoureux.

Thoby ne savait rien. Discret, il ne s'étonnait pas des attitudes furtives que suivait Julia, quand il s'en approchait par surprise. Des bruissements de feuilles, parfois, murmuraient à ses oreilles, mais jamais, il n'en devinait la cause, et Julia, farouche, fuyant comme un jeune animal sauvage, s'amusait alors à lui faire perdre ses repères. En riant, il s'élançait pour la suivre, et elle, dans un mouvement irréel, se blottissait contre lui, avant même qu'il ait pu comprendre la trajectoire de leur corps. Puis leur regard se noyait, dans des profondeurs insondables et Thoby se laissait emporter, barque frêle et légère sur une mer aimante, au-delà de tout rivage.

Du mariage, Julia ne se rappelait plus vraiment qui en avait porté l'idée le premier. Elle, peut-être, pour fuir vers des ailleurs un peu moins étouffants, malgré la crainte que son rosier lui imposait. Ou Thoby, si amoureux, dont l'intuition lui rappelait sans cesse le caractère éphémère de certain bonheur, rapide comme le

froissement des lumières sur le passage des licornes. Mais Jeanne, comme Hermann, avaient applaudi à ce désir d'union, pour des raisons, certes bien opposées, mais qui les avaient finalement rapproché, dans la préparation de la fête.

Beaucoup d'invités se pressaient sur le parvis de Notre Dame, très guindés pour la plupart, issus de la grande famille d'Hermann, que Julia ne connaissait guère, et de celle de Thoby. Seuls, Anna et Georges, parce qu'ils vivaient toujours dans « la Maison du Bonheur » formaient pour Julia un petit bout de famille. Des autres, elle s'en amusait. Elle riait de leurs airs pincés, à la façon des paons, et elle s'imaginait soulever soudain sa jolie robe de soie blanche, pour leur montrer à tous son rosier couvert de boutons éclatants. Elle les voyait s'enfuir, les chapeaux des dames flottant dans la douce lumière de mai, les hommes levant les bras, en poussant de petits cris incongrus, et elle, Thoby accroché à son épaule, les saluant de la main, avec ironie.

Le discours du prêtre lui rappelait cet autre curé, celui de son enfance, qui avait béni son rosier. Et si chaque goutte de cette eau, en retombant sur chacun des invités, faisait éclore à son tour un petit arbre au creux de chaque ventre ? Si cette foule assise, avec son air benêt et condescendant, se transformait en forêt, dans laquelle elle pourrait emmener Thoby, courrir ensemble jusqu'au fond du bois épais, à la rencontre d'animaux sauvages et bienveillants, s'asseoir à même l'humus d'une clairière verdoyante, et discuter avec les lièvres et les écureuils ? Thoby se penchait vers elle, un peu inquiet :

Pour les alliances, disait-il, je ne me souviens plus qui doit commencer.

Elle haussait les épaules, et soulevant le voile de dentelle qui grillageait son visage, en guise de réponse, elle posa sur les lèvres de Thoby un baiser vaporeux, un souffle léger, qui surpris le prêtre au milieu de ses incantations. Il rougit, reprit ses esprits, se mélangea dans les formules, et finit par refermer son gros livre, le visage renfrogné.

Une lumière bleutée filtrait à travers la rosace, dans laquelle tourbillonnaient des milliers de grains minuscules. Pourrait-il s'agir de planètes microscopiques, peuplées d'humanités comme nous, avec des mariages, des fêtes, des gens vaniteux et remplis d'importance, assis sur de petites chaises d'églises, qui chanteraient

pour la postérité ? Qu'en pensait Thoby ? Elle le lui demanda à l'oreille mais il ne la comprit pas. Les alliances tournaient dans sa poche, et il ne savait pas trop comment s'y prendre. Mais personne n'y pris vraiment garde, et les orgues explosèrent de notes miraculeuses, déchirant l'air avec fulgurance, vibronnantes de toute part.

Julia aperçut même une souris grise, qui se régala des restes d'hosties tombées par terre. Elle s'en félicitait joyeusement, pendant que Thoby, sous les cris et les vivas, l'emmenait doucement vers le soleil. Que de monde ! Elle clignait des yeux, soudain aveuglée par la lumière blanche du parvis. Thoby souriait, lui souriait, et elle l'embrassa avec fougue. Elle le trouvait très beau.

Elle monta dans la Rolls rose, pensant à Cendrillon et à son potiron, mais se retint de rire, car son père, bien droit et très fier, roucoulait d'aise avec sa nouvelle belle-mère, pendant que son nouveau beau-père baisait la main de Jeanne. Le chauffeur les emmena jusqu'au Grand Hôtel, dans un délire d'avertisseurs et de tulle blanc flottant au vent.

Tout le luxe de cette réception désolait un peu Julia. Elle s'y ennuyait. Saluer, saluer, toujours saluer. Sourire, quand elle aimerait s'asseoir aux toilettes, relever sa robe, laisser son rosier respirer, et attendre le soir, pour s'envoler avec Thoby. Les invités avançaient lentement, débitant leur compliment appris par cœur, toujours le même sans doute. Ces gros hommes, rouges de transpiration, qui se croyaient obliger de les embrasser en les serrant l'un et l'autre contre leur chemise humide. Ces femmes à l'air revêché, cachées derrière de faux sourire. Ces jeunes hommes aux regards lubriques, qui la déshabillaient avec sous entendus. Ces enfants lourdauds, gavés de bombons de luxe, emmaillotés dans des costumes de PDG miniatures, qui ne savaient pas alignés trois mots, et finissaient par se battre en glissant sur sa traîne. Julia soupirait. Son Thoby lui paraissait bien patient. Alors elle serrait les dents, et poursuivait ses bonnes œuvres, se déplaçant de table en table, en essayant de dire à chacun un mot gentil au milieu des conversations bruyantes et avinées. Elle croisait son père, parfois, au détour d'une table, qui annonçait à la ronde le clou du mariage, un bouquet d'étincelles, un sommet d'art et de lumière, qu'il ne fallait surtout pas rater.

Puis ce fut l'heure des valse. Strauss, Viennes. Des souvenirs tirés d'un lointain passé qui ne résonnait guère dans l'âme de Julia. Elle

et Thoby entreprirent un léger tour de piste et laissèrent les couples expérimentés s'amuser sur ces airs épais, qu'elle ne parvenait pas à aimer.

Las de regarder ces toupies humaines qui glissaient sur le parquet, le jeune couple fit ses adieux. Hermann s'en étonna. Déjà ? Il se tournait vers Jeanne, interrogateur. Puis, les mariés partis, peu d'invités se sentirent obligés de rester plus longtemps. Eux aussi, finalement, avaient à faire. Poliment, ils se retirèrent, sur la pointe de pieds, sans faire de bruit pour ne pas déranger la musique qui s'égrenait sans prendre part au drame mesquin qui se jouait sans elle. La foule fondait. Les espaces s'allongeaient entre les rangs des convives. Hermann serrait des mains, sans vraiment comprendre. Vous partez ? Mais ...

Des serveurs s'affairaient, libres de vaquer à leur besogne. Hermann regardait Jeanne. Le feu d'artifice ! Vite, au jardin.

Ils ramenèrent chacun une chaise, et les posèrent côte à côte, bien parallèles, sur le gravier blanc qui crissaient sous leur semelle de fête. Les premiers bouquets de couleurs éclatèrent dans le ciel parisien. Pour eux seuls. Des notes de musiques, échappées du salon, parvenaient jusqu'à eux. Hermann prit la main de Jeanne. Des fleurs jaunes étincelaient dans le sommet de la nuit. Jeanne regardait le profil d'Hermann, éclairé doucement par le feu d'artifice. Une larme d'argent brillait. Elle sentit qu'il serrait sa main un peu plus fort.

Ils restèrent ainsi longtemps. La musique s'était tue. Le ciel restait sombre. Les serveurs s'étaient retirés.

Jeanne ?

Oui, Hermann, lui répondit-elle, tressaillant sous l'effet d'un léger vent nocturne.

Et si nous retournions dans le Gers, demain, par le train ?

Oui, ce serait une bonne idée. Et puis, Anna et George ont conservé ma vieille Kangoo, elle pourra nous resservir.

Jeanne sentit la main d'Hermann serrer la sienne encore plus fort. Elle savait qu'il pleurerait, comme un enfant. Elle avait retrouvé son

sourire d'autrefois. Une sève nouvelle courrait dans ses veines. Elle respirait l'air de cette nuit printanière avec volupté.

## IV

Karima et Conxita, les deux nouvelles femmes de chambre du Grand Hôtel, à peine vingt ans l'une et l'autre, foulaient au petit matin le tapis rouge du dernier étage. Madame Leblanc-Rajnic, la gouvernante, leur avait demandé de s'occuper de la chambre nuptiale. Le plus souvent, les mariés n'y dormaient même pas. Un bon début pour des débutantes.

Les deux jeunes filles, poussant leur chariot, s'émerveillaient des moulures et des lustres. Tant de luxe ! Elles en rêvaient depuis l'enfance. Elles ne connaissaient pas encore la chambre nuptiale. Au moment d'ouvrir la porte, le cœur battant, elles imaginaient des princes et des princesses, aux costumes élégants et aux robes scintillantes, s'élançant sur des valse légères, tourbillonnant dans des airs de fêtes galantes, des fontaines miraculeuses aux oiseaux enchantés, des corbeilles de fruits inconnus, des gerbes de fleurs multicolores ... l'une et l'autre se surprirent dans leur méditation et s'en arrachèrent en riant.

Karima tournait la clé dans la serrure, pendant que Conxita frappait à la porte.

Ménage ! S'écriaient-elles joyeusement en chœur, à travers le battant de bois.

Elles entrèrent sur la pointe des pieds, intimidées. Il s'agissait de leur toute première chambre !

La pièce leur sembla sombre. Les volets clos, les lourds rideaux de velours, les tentures des murs. Un étrange parfum flottait dans l'air. La lumière du couloir pénétrait mal dans la chambre, comme si des secrets, protégés d'ombre, habitaient ici, drapés de silence.

Je vais ouvrir les volets, chuchota Karima.

A tâtons, dirigée par la faible lueur bleutée qui filtrait de l'embrasure, la jeune fille parvint jusqu'à la fenêtre. Les flots du soleil matinal inondèrent d'un coup la chambre.

Karima sentit son sang se glacer. Conxita, derrière elle, avait poussé un grand cri.

Serrées dans les bras l'une de l'autre, surprises, elles regardaient sans vraiment comprendre cette magnifique robe de soie sauvage, toute en dentelle, d'un rouge vif, éclatant, qui semblait flotter sur le lit, presque vivante. Ses formes alanguies rappelaient la présence d'une femme aux poses sensuelles, étonnamment présente.

A côté, assis sur un fauteuil, un rosier immense, couvert de roses écarlates, disposait ses branches et son feuillage avec désinvolture, comme un jeune homme élégant, qui aurait croisés ses jambes, replié un bras sur son ventre, et relevé l'autre, en le posant délicatement sur l'accoudoir.

Les deux jeunes filles, le premier moment de frayeur passée, avaient l'impression que la robe et le rosier devisaient avec sérénité, leur pensée s'envolant en volute fine dans l'atmosphère légère du printemps. Alors, elles s'invitèrent et s'assirent sur le lit, et restèrent ainsi, heureuses de participer à leur conversation.